

LE CHAGRIN DES ORIGINES

RÉCIT

LAURENCE NOBÉCOURT

Sauvée de la folie par l'écriture, Laurence Nobécourt laisse parler «l'enfant aux cheveux blancs» tapi au fond d'elle. Une parole fragile et essentielle.

TTT

Aussi loin qu'elle puisse remonter, aussi profond qu'elle puisse forer, aussi haut qu'elle puisse s'élever, Laurence Nobécourt a toujours fait corps avec l'écriture. Petite fille, sa peau eczéma-teuse fut parchemin de sang, puis il y eut la nuit noire de Lorette prodige, trouée d'écrits au lance-flammes, suivie d'une longue renaissance à l'écoute du divin, relatée au fil de livres de plus en plus fervents et authentiques, dans la plénitude de son prénom retrouvé. Peu à peu, une œuvre refuge s'est offerte à elle, comme à des lecteurs reconnaissants pour son audace du rayonnement. Dans le froncé du temps, lumière s'est faite sur les douleurs qui auraient pu la conduire à la folie, si elle n'avait pas été sauvée par l'écriture, «ce fil écarlate du vivant par lequel j'ai indéfiniment cherché à m'en sortir», ainsi qu'elle le confie dans son nouveau livre, *Le Chagrin des origines*, mosaïque réfléchissante composée d'éclats autobiographiques.

Laurence Nobécourt dit «je», mais, à l'intérieur des deux boucles qui dessinent cette belle personne, il y a tous

les écrivains qui l'ont hissée vers la connaissance, toutes les branches de son arbre généalogique qui ont servi de petit bois pour son feu intérieur, toutes les mains bienveillantes qu'elle a pu saisir au hasard de son chemin. Cette foule disparate, réunie par la force de la mémoire, tapisse les pages



Une auteure habitée par la foule disparate des écrivains qui l'ont construite.

d'un silence recueilli, pour écouter ce que Laurence Nobécourt appelle joliment «l'enfant aux cheveux blancs», cette créature de sagesse originelle qui délivre ses messages à bas bruit au fond de chacun de nous.

La parole de cet être intérieur se désagrège sitôt énoncée, et le livre respecte ce mouvement mystérieux, faisant jaillir des phrases riches d'enseignements, pour les laisser disparaître ensuite dans l'infini de la quête d'absolu, à l'image de ce paradoxe qui veut «qu'à se retirer du monde pour écrire, on n'est jamais autant présent à lui. Qu'en cette concentration aiguë que requiert l'écriture, on n'est jamais plus absent à soi-même». Ancrés dans la réalité du quotidien qui fut le sien depuis sa naissance – c'est-à-dire vifs, intenses, car l'auteure n'a jamais pu brûler autrement qu'à plein temps –, ses souvenirs s'allument comme des lanternes votives, éclairant un présent comblé, apaisé. Laurence Nobécourt offre sa joie d'avoir atteint la quiétude grâce à la littérature. «Encore plus que d'être aimé, l'enfant éprouve le besoin d'être reçu», écrit-elle à l'intention du nourrisson dérouté qu'elle fut, bercé par ses écrits en forme de reprises, et donc de réparations. Qu'elle sache que son livre sera reçu et aimé, dans le secret de la lecture qui réchauffe et fortifie. — **Marine Landrot**
| Ed. Albin Michel, 224 p., 17,90€. En librairie le 4 septembre.

LA PART DU FILS

ROMAN

JEAN-LUC COATALEM

Avec la liberté du romancier, Coatalem mène l'enquête sur la disparition de son grand-père, mort en déportation pendant la dernière guerre.

TT

Longtemps, l'écrivain et journaliste Jean-Luc Coatalem a marqué une préférence pour les «histoires exotiques, les personnages et les décors tropicaux». En écrivant également sur Gauguin ou Victor Segalen, il a suivi des artistes «dévorés par l'inconnu». Or, plus près de lui, se dressait l'ombre d'un grand-père, Paol, une figure tutélaire dont sa famille ne parlait jamais, installant comme un vide, une absence gênante, un mystère. En septembre 1943, sous le régime de Vichy, Paol, ancien officier colonial installé dans un petit village du Finistère, est arrêté par la Ges-

tapo. C'est une lettre anonyme de dénonciation qui a tout déclenché. Le déporté ne connaîtra jamais son petit-fils, qui tente dans *La Part du fils* de recoudre le fil brisé, en partant à sa recherche, plus d'un demi-siècle après.

Plongeant dans une enquête minutieuse, l'auteur du *Gouverneur d'Antipodia* ne néglige rien. Ni les archives régionales ni les dossiers poussiéreux et les informations oubliées. Il se rendra partout, dans les bibliothèques et les prisons, les zones de transit et les camps de concentration de Buchenwald-Dora. Jusqu'à Bergen-Belsen où Paol est mort, à 49 ans. Cependant, La

Part du fils n'est pas un document biographique, mais une œuvre littéraire dans laquelle le romancier prend des libertés pour mieux se tenir auprès d'un homme dont il ignorait tout. Il se l'approprie, avec le respect et l'outrecuidance du créateur, parvenant ainsi à faire de cette histoire personnelle un livre universel sur le silence familial et le deuil empêché.

En terminant ce texte après des années d'atermoiements, son obsession de la reconstitution historique cède la place à une mélancolie d'enfant. «Longtemps, écrit-il, je ne sus quasiment rien de lui, hormis ces quelques bribes arrachées, ces miettes.» L'album photo est désormais complet, mais il fallut près de trente ans d'écriture et de publications diverses pour que Jean-Luc Coatalem puisse y insérer enfin le cliché manquant. La littérature sert aussi à ça. — **Christine Ferniot**
| Ed. Stock, 272 p., 19€.

